

*La série à succès de France 3, Un village français, touche à sa fin. Ses héros, vieilliss, doivent rendre des comptes. En sept saisons, à rebours des films sur la période 1939-1945, cette fiction a mis en lumière les complexités de l'Occupation. Si bien que même les historiens en redemandent.*

---

Par Isabelle Poitte

---

# LE VILLAGE QUI RÉSISTE AUX CLICHÉS

**T**ransformer de jeunes acteurs en vieillards n'est pas l'exercice le plus simple à proposer à un maquilleur. Ni un artifice facile à faire accepter au spectateur. Pour ses ultimes épisodes, *Un village français* s'y risque en transportant ses personnages des lendemains de la guerre aux années 1950, 1970 puis 2000. Daniel Larcher, l'ex-maire de Villeneuve, médecin humaniste entraîné sur la voie de la collaboration ; Lucienne, la maîtresse d'école tourmentée ; Antoine, l'idéaliste chef du maquis, tous arrivent au crépuscule de leur vie. Les jeunes générations demandent des comptes, l'ombre des années noires plane avec ses fantômes, ses douleurs, ses secrets... Qu'importent au fond les cheveux blancs synthétiques et les rides en latex. La série s'en va aussi subtilement qu'elle a commencé, en ouvrant une réflexion sur les chemins empruntés par la mémoire, aussi bien intime et que collective, de l'Occupation.

Diffusé depuis 2009 sur France 3, *Un village français* a proposé au fil de ses sept saisons une lecture fictionnelle inédite et ambitieuse de cette période qui a déjà largement inspiré le cinéma. Avec la volonté d'en montrer les nuances, de rendre compréhensible à tous sa complexité. Dès ses débuts, ses créateurs, le scénariste Frédéric Krivine, le producteur Emmanuel Daucé et le réalisateur Philippe Triboit, se sont entourés de l'expertise de Jean-Pierre Azéma, auteur notamment de *La France des années noires*. Ils ont fait de Villeneuve, sous-préfecture fictive du Jura où se déroule l'action, le territoire de la fameuse « zone grise » décrivant une France ni tout à fait résistante ni tout à fait collabo. Mais c'est surtout parce que le res-



pect de l'Histoire, le souci de la vraisemblance n'y ont jamais supplanté le plaisir de la narration que la série a remporté l'adhésion du public... et des historiens.

Henry Rousso, coauteur de *Vichy un passé qui ne passe pas*, s'enthousiasme : « C'est du grand roman historique. L'équivalent pour moi d'Alexandre Dumas, toutes proportions gardées. » Pour Julie Maeck, qui a signé *Montrer la Shoah à la télévision : de 1960 à nos jours 1*, la série « donne à comprendre l'histoire de l'Occupation, tout en assumant totalement les codes de la fiction : les rebondissements, le suspense, les histoires d'amour... Et elle se démarque totalement d'une série comme *Holocauste dont le parti pris filmique très tire-larmes avait suscité tant de critiques* ». Spécialiste de l'opinion publique sous Vichy, Pierre Laborie, disparu en mai, saluait sa capacité à « construire un rapport au passé qui contribue à décrypter l'épaisseur du brouillage mémoriel entre fantasmes, mythe et Histoire, en rappelant aux Français ce que fut la traversée d'un désastre sans pareil ».

Logique retour des choses : *Un village français* a récemment fait l'objet d'une étude menée par l'historien Sébastien Ledoux 2, sous la direction de l'IRI (Institut de recherche et d'innovation), comportant une analyse critique de son discours 3. « La série, écrit le chercheur, intervient après deux périodes distinctes de la mémoire visuelle de l'Occupation : une période où le cinéma et la télévision exaltent avant tout la Résistance et ses héros (1945-années 1960), puis une seconde période centrée sur la présentation d'une France collaborationniste avec la prise en compte croissante du génocide des Juifs. » Cette immense filmographie qui s'étale de *La Bataille du rail* (1946), au satirique téléfilm *Au bon beurre* (1981), en passant par *L'Armée des ombres* (1969),

*Lacombe Lucien* (1974), ou *Section spéciale* (1975), *Un village français* s'en nourrit autant qu'elle s'en détache.

Dans le sillage de l'historiographie récente, le travail d'écriture dirigé par Frédéric Krivine met l'accent sur le local et la diversité des comportements, et porte une vision nuancée et apaisée, révélatrice, aussi, de l'air du temps : la période largement éclairée par les historiens ne génère plus de controverses majeures ni de querelles mémorielles violentes comme dans les années 1970 et 1980. L'heure est à l'équilibre des mémoires. « On sent une volonté de "cocher toutes les cases", constate Sébastien Ledoux. Parmi les résistants, par exemple, il y a des gaullistes, des communistes, des femmes... Il manque la figure du déporté résistant, ce qui est assez révélateur d'une représentation commune actuelle qui associe la déportation à la persécution des Juifs, et néglige la déportation pour faits de Résistance. »

Dissipons un malentendu. Si la série a été présentée à ses débuts comme une immersion dans la vie quotidienne des Français pendant ces années noires, la masse « attentiste » de la population préoccupée par les pénuries et le sort des prisonniers de guerre s'est vite effacée, faute de générer des enjeux narratifs assez captivants... « Tous les personnages sont chargés de romanesque. Ils vivent une vie entière en quatre ou cinq ans, observe Julie Maeck. C'est une limite, pas une critique. » Aucun d'entre eux n'échappe à la question du choix entre la collaboration et la Résistance. La fiction s'emploie à en montrer les multiples visages, les glissements possibles de l'un à l'autre (incarnés notamment par la figure emblématique du Dr Larcher), les infinies ambiguïtés nichées derrière l'image simpliste du « héros » ou du « salaud ». « Un résistant peut être antisémite, et un collabo comme le policier »

Comme tous les habitants, le maire (Robin Renucci) a dû faire un choix entre collaboration et Résistance.



Transportés dans les années 1950, 1970..., les personnages montrent les chemins empruntés par la mémoire intime et collective.

*Marchetti, traversé par des cas de conscience. On est à contre-courant d'une vision de l'Histoire selon laquelle les individus seraient condamnés à subir les événements. Même s'ils sont parfois dépassés, s'ils ne comprennent rien, les personnages agissent, ils pèsent sur ce qui se passe. Les auteurs montrent clairement qu'il y a des choix à faire, des bons et des mauvais. Mais ils ne versent jamais dans le jugement.* »

Il faut souligner qu'ils disposent d'un allié dans leur quête de nuances : le temps. Sept saisons, soixante-douze épisodes mettent en lumière la façon dont les circonstances influencent les opinions et les comportements. Une attention aux différentes temporalités qui se révèle précieuse au moment d'aborder les persécutions antisémites. « *Le statut des Juifs d'octobre 1940 se traduit par la révocation de Mme Morange, la directrice de l'école. Personne ne réagit. En revanche, on sent la réprobation monter lorsque le port de l'étoile jaune est imposé.* » Puis, à l'été 1942, un train à destination de Drancy tombe en panne en gare de Villeneuve. Les Allemands décident de parquer les Juifs, hommes femmes et enfants, dans l'enceinte de l'école. « *Ces scènes pointent la complicité de l'administration de Vichy. Mais on voit un policier qui s'émeut de ce qu'on lui demande... Au sein de l'école, on nous montre le désarroi, l'indigence mais aussi le fait que les Juifs ne constituent pas un groupe homogène réduit à la dimension de "victimes". Ils ont des opinions, des cultures, des réactions différentes. On assiste à des actes de solidarité, et il y a aussi ce couple qui refuse de partager ses vivres. Rien n'est monolithique.* »

*Un village français* n'a cessé de bousculer l'imagerie construite au fil des décennies autour de la Seconde Guerre mondiale. Loin de la liesse populaire, la saison 6 présente la Libération sous un jour terriblement amer. Entre la chasse aux traîtres, les grandes manœuvres politiques, et l'explosion des dissensions au sein même de la Résistance, Villeneuve vit le déchaînement d'une sauvagerie inouïe. « *La violence est inscrite dans les corps et dans les esprits. Des*

*ambitions personnelles émergent et s'affrontent pour se saisir du pouvoir. La guerre est terminée mais il faut gagner la paix, elle ne tombe pas du ciel.* » Tandis que Jules Bériot, l'ancien directeur de l'école et nouveau préfet passé par la clandestinité, se fait le chantre du mythe gaulliste de la « France éternelle » incarnée par la Résistance, Lucienne, son épouse, confie son « *impression de participer à un grand mensonge* ». La fabrique de l'Histoire, l'élaboration de la mémoire sont constamment questionnées par la fiction. Dans ces derniers épisodes, elle s'aventure au cœur des années 1970, époque charnière où sortent *Le Chagrin* et *la Pitié* de Marcel Ophuls et le livre de Robert Owen Paxton *La France de Vichy*. La société ouvre alors les yeux sur la réalité de l'Etat français et la collaboration. Scène frappante où l'ex-maire Daniel Larcher, vieux monsieur respectable, se dérobe aux questions de son fils adoptif sur son attitude lors de la rafle des Juifs...

« *Ces épisodes s'articulent autour de trois marqueurs temporels qui ne cessent de circuler entre eux, décrypte Sébastien Ledoux. L'immédiat après-guerre, le milieu des années 1970, marqué par la remise en cause d'une mémoire polarisée autour de la Résistance et l'émergence de la mémoire du génocide des Juifs, et le début des années 2000, le temps du devoir de mémoire. Ils témoignent – une nouvelle fois – de l'importance accordée à la mémoire dans nos sociétés, comme un passage incontournable de toute mise en récit du passé historique.* » Avec cette fin subtile, qui voit s'éteindre ses « personnages-témoins » et ouvre la porte à d'autres voix de l'Histoire, la série revendique une dernière fois la subjectivité et la puissance de la fiction. Comme un écho au manifeste insolent formulé par la voix de Claude, le jeune maquisard de la saison 5 qui rêvait d'être comédien : « *Impossible de transmettre l'intégralité du réel à quelqu'un qui ne l'a pas vécu... Face à cette impossibilité, les mauvais font du journalisme, les bons de l'Histoire et les génies du théâtre !* » ●

1 Ed. Nouveau Monde, coll. Histoire/Médias, 2009

2 Sébastien Ledoux est l'auteur de *Le Devoir de mémoire. Une formule et son histoire*, Paris, CNRS-Editions, 2016.

3 Cette étude menée dans le cadre du projet scientifique Epistémè de l'Agence nationale de la recherche sous la direction de l'IRI a été publiée sur le site Mediapart sous le titre « Les controverses d'Un village français ».

## À VOIR



**Un village français**, saison 7, deuxième partie, jeudi 16 novembre, 20h50, France 3.